

**DES MENSONGES
GROS COMME LE RISQUE**

DU MÊME AUTEUR

Fuir le bonheur, nouvelles, aux éditions Guy Épaud. Avant-propos de Andrée Chedid.

Le Dernier des Minotaures, trilogie, aux éditions Hors-Commerce, préface de Pierre Silvain,

Théo, Tueur de chats, Éditions de La Loupiote, collection Zèbres (en “duo” avec Jean-Bernard Pouy)

Dans la cour des grands, nouvelles, *Éclats de Lire*, K7-audio, l'Entaille.

Lire, écrire, Le partage, éditions Forelle (épuisé)

Vous me reconnaissez?, éditions *Écrits vains* (Belgique)

La Nantes religieuse, une aventure du Poulpe, Éditions Ba-leine

EN LECTURE :

Saint Corbin, préface de Robin Cook

Une Place parmi les vivants, nouvelles

L'Enfant dont vous êtes le Héros, essai sur les pères et la lecture des enfants

Comme des Grands, roman-par-nouvelles

Kalash Blues, trilogie : Le Livre des Rois, Le Livre de Marya, Le Livre des Reines

Trilogie en sous-sol, trilogie : Pittbull, Béate Béa, Léthé in-

Nota bene :

Certains de ces textes ont paru dans l'anthologie des auteurs présents au Festival de la nouvelle de Saint Quentin (Aisne), dans *L'Agenda de la Nouvelle*, dans le magazine *Nouvelle Donne* et dans *Vous me reconnaissez?* (Éditions *Écrits vains*, en Belgique).

Dessin de couverture de Jean-Pierre Planson

© 1998 Editinter

BP 15 - 91450 Soisy-sur-Seine

ISBN 2-910892-47-6

CHRISTIAN CONGIU

**DES MENSONGES
GROS COMME LE RISQUE**

EDITINTER

*A Pascale,
pour la vie,
toutes mes vies.*

Faire les comptes

Michelle Vally

D'abord, on casse d'avec l'enfance et puis, très vite, on dit des mots que l'on n'a jamais dits. On passe l'éponge, on baisse les bras, on jette l'éponge. On répète : quand j'étais jeune. On sourit tristement.

On fait glisser, avec des pilules pour le foie, le cœur, la digestion, contre l'insomnie. On cherche des questions plutôt que des réponses, on se dit, est-ce que j'ai bien fermé le gaz ? Est-ce que j'ai bien remonté le réveil ? On supplie : « Docteur, au secours ! Venez piquer ce serpent, prêtez-moi votre divan et vos fantasmes ». On classe les vieux papiers, on les déchire. Vingt ans passent vite, balivernes.

Alors, on se lève, on boit un peu, on marche dans l'appartement et dans la nuit. Trop chaud, trop froid, gosier sec. Et si, réellement, on était coupable, non de notre naissance, mais de notre quotidien ? Et si c'était vrai qu'on peut changer la vie ?

Celui qu'on a dépassé sans l'aider, sans un regard, ce mongolien de la ligne Nation-Dauphine, cherchant Châtelet, échoué, c'est vrai qu'il nous obsède.

Journal

Christian Congiu

- Je vais voir Philippe. Il m'a dit qu'il m'aimait.
- Philippe était saoûl. À nouveau, il m'a dit qu'il m'aimait.
- Philippe avait bu encore. Il a vomi, m'a fait l'amour, a répété qu'il m'aimait. Il sentait mauvais.
- Je trouve que Phil boit trop. Il a ri, a dit qu'il aimait cela. M'a prise dans ses bras : Toi aussi, je t'aime.
- Il m'a fait l'amour, m'a donné un disque.
- Il part en vacances, me laisse sa guitare.
- Je révise mon Bac. Phil m'a envoyé une carte : « Même de loin, je t'aime. Baisers ». André est venu potasser avec moi. Il a voulu m'embrasser, l'ai repoussé, m'a dit qu'il m'aimait.
- Devrais éviter André. Veut qu'on fasse l'amour pour "essayer", est convaincu que cela lui donnera une chance avec moi.
- Une carte de Phil. Il m'aime, même de loin.
- Ai bu. André et Évelyne ont fait l'amour à côté. Ai honte d'avoir prêté ma chambre. Mais cela me débarrasse d'André. Évelyne m'a dit qu'André ne parlait que de moi.
- Phil revient demain. Ai parlé avec Bernard, son grand ami. M'a juré que Phil m'aimait vraiment.
- Anniversaire de Phil. Lui ai offert des disques. Les a aimés.
- Il part pour l'armée. N'aime pas cela.
- Il vient pour Noël. Mes parents l'aiment bien.
- Il boit encore plus depuis qu'il est à l'armée. M'a fait l'amour d'une façon sale. A voulu absolument.

Aime cela, dit-il. Me demande comment il sait qu'il aime cela. Lui ai annoncé : suis enceinte.

— Veut bien m'épouser. Maman m'a demandé si je l'aimais. Ai pleuré.

— André s'est marié avec Évelyne. On a bien ri lorsque l'on s'est rappelé qu'il m'avait aimée.

— À notre tour, nous nous sommes mariés. Tout le monde dit qu'on va bien ensemble, qu'on doit s'aimer très fort.

— C'est Noël. Lui ai offert une montre. Il nous a acheté une télé. La montre, il l'a aimée.

— L'opération s'est bien passée. De toute façon, on n'aurait pas pu avoir d'enfants. On n'a pas assez d'argent. Phil dit que les mouflets, peut pas supporter ça.

— Il regarde le match. On mène trois à zéro. On joue comme des dieux. Ai fait la vaisselle à la main parce qu'il n'aime pas le bruit de la machine pendant un match si important.

— André est malheureux avec Évelyne. A deux gosses. Ne les aime pas. On a fait l'amour.

— Philippe part en voyage d'étude. Martine l'accompagne (sa secrétaire). Le sais par André et Évelyne. Eux divorcent. Évelyne m'a dit qu'elle aimerait bien que l'on se voie plus souvent. M'a fait prendre un abonnement à « *Femmes Libres* ». Pars en vacances.

— Ai eu une aventure avec un moniteur. A dit que nous deux, c'était juste bon pour la semaine. Étais d'accord.

— Au colloque de « *Femmes Libres* », ai parlé avec une prostituée. A un gros fessier et une queue de cheval. D'où son surnom (*La pouliche*, je crois). A dit que les hommes aimaient son gros « *pototin* ».

— Philippe veut m'acheter un manteau pour nos vingt ans de mariage. C'est fini avec Martine. C'est elle-même qui me l'a dit. On va au restaurant. La lotte, il aime toujours. « *Femmes Libres* » a cessé de paraître.

— Philippe est enterré. Les enfants m'ont beaucoup soutenue dans cette circonstance douloureuse. Ai mis des magnolias, il aimait beaucoup ces fleurs. Ai pleuré un peu ; à mon âge, on n'a plus beaucoup de larmes.

— Mes enfants ont presque vingt ans. Sont venus presque tous à mon anniversaire... Ma petite fille m'a demandé ce que j'aimerais. Ce que j'aime ? Ne sais pas. Me le suis-je jamais demandé ?

Scoop

Claude Emmanuel

« Ça doit être bien d'avoir des racines et de se dire : c'est mon pays et les autres sont des voleurs. Ça doit être bien de pouvoir tuer le remords sans remords et de savoir le bien et la racine du mal, ça doit être bien d'avoir raison. Ça doit être bien d'avoir un fusil dans la tête ».

— Vous croyez vraiment qu'il a pensé à tout cela, et de cette manière, avant de crever ? Non, ce n'est pas crédible, votre papier. Vous faites de l'ethno-centrisme, mon vieux.

Bibliophile

Michelle Vally

Une rame passa. Ce ne serait pas celle-là. Il reprit le livre. Il restait trois pages, autant à vivre. Il souligna quelques lignes, ainsi qu'il en avait pris l'habitude depuis qu'il avait décidé de mourir. Nous ne sommes que citations et c'était sa façon à lui de tracer son portrait, une manière de testament.

Ce fut un grand bruit de métal, enfin.

Tatiana n'était jamais vraiment pressée. Par exemple, elle perdait un temps fou dans les librairies, achetant ou volant beaucoup plus de livres qu'elle n'en eût pu lire. Mais elle aimait les mots, les pages reliées, les couvertures.

Tatiana n'était jamais vraiment curieuse. Par exemple, dans le tumulte du suicide, elle ne remarqua qu'une chose : le livre abandonné. Elle l'empocha sans s'inquiéter de la page sur laquelle il était ouvert.

Chez elle, elle le rangea dans ses étagères, soigneusement, à sa place alphabétique, songeant, tendrement, qu'elle devrait faire attention, qu'elle n'avait pas assez de place pour accueillir toutes les foutaises du monde.

Histoire d'amour

Bruno Gariiset

Histoire d'amour était là, posée comme une horloge. Autour d'elle, c'était surtout l'inquiétude mais Histoire d'amour mimait le désintéret. Il y avait tant à faire.

Elle regardait passer le temps, ce cendrier attentif. Histoire d'amour était ainsi et « ainsi » signifiait qu'il n'y avait rien à expliquer. Elle était belle dans cette position.

Et puis voilà que le cendrier — le temps attentif — passe et qu'il fait froid, un froid improvisé — que l'on croit improvisé parce que l'on n'a rien prévu — comme une marée d'écume et de bois d'épaves, Histoire d'amour s'affole, me regarde et me dit :

— Dieu, est-ce que tu m'aimes ?

Je la vois, posée sur une chaise comme une bai-gnoire de vent frais, où se baigner est une joie.

— Oui, je t'aime.

Histoire d'amour sourit.

Désespérance guimauve

Bruno Gariiset

Pareille désespérance ne pouvait se lorgner sans arrière-pensée. Ainsi fit-elle appel à l'araignée qui cintrait des trebelles dans des placards privés.

— « Montre, montre-la moi au moins une fois », dit-elle en tendant son arme à la misère tissée.

La belle tiruble gaucha le traingloir de la mort-vive comme un soleil qui trouble sa mélancolie dès lors que l'on vient décecroire la rime qui va, vient et que les agrumes voient disparaître la fouissance loin de la fammel :

— « *Ô prince de mes nuits,
dans la mort tu jouis* »,
m'acheva-t-elle.

Petit Prince

Murielle Faré

Lui ou un autre...

Il était plutôt mignon. Il sentait l'alcool et la cigarette puisqu'ils fêtaient leur bac. Elle prêta sa bouche, son cœur aussi peut-être, pour un instant d'espérance furtive. Et si c'était lui ? Il y en avait déjà eu tant. Tous les garçons de cette terminale l'avaient connue dans l'année. C'était le dernier de la promotion, en quelque sorte. On avait dû lui souffler qu'à part le train, etc.

— Tu me prends pour une pute, n'est-ce pas ? Elle avait dit cela calmement.

— Mais non, je...

Il allait lui dire qu'il l'aimait.

— Je je je crois que je t'aime...

Voilà. Le pire, l'in vraisemblable, le plus beau : c'était vrai.

— On peut aimer une pute ?

Elle lui reprenait ses lèvres, elle allait l'aimer. Il murmura : Mon sable fin.

Son sable fin ! Ridicule ! Elle se relevait.

— Si on allait rejoindre les autres, maintenant ? Bien sûr, elle allait partager avec lui, quelques poèmes, quelques draps même. Elle tâcherait de croire en eux deux, en leur possible amour. Honnêtement, elle essaierait.

Mais déjà la rejoignait ce corps banal, idiot, figé dans sa mémoire, livré pièce à pièce, jambes et bras éparpillés, la tête ailleurs, sur un trottoir de son enfance, aussi bête qu'un bête mannequin.

Modèles

Farida Quericy

Elle s'irritait, « ils » voulaient son papier pour le soir même. Jeune, elle se fût indignée de devoir mettre son talent au service d'un canard aux exigences aussi carrées (« Mille signes, cocotte, tu évites les mots trop durs, les allusions politiques, les références culturelles ; bref, tu écris pour des mémères, cocotte, vu ? »). Mais il fallait bien vivre et, puisque l'un de ses romans avait franchi la ligne des succès d'estime, il fallait s'y coller et rentabiliser les efforts (sic !) fournis par l'éditeur, l'attachée de presse et le copain journaliste (qui baisait comme une soupière, mais il fallait... bref). Elle brancha sa radio. Les nouvelles du monde.

—... « dans l'optique de la dératisation, quant à ce déchaînement de violence qui... »

Elle avait son papier ; elle commença à taper :

—... « jeunes démoralisés qui n'ont plus d'idéal, qui, contrairement à leurs aînés, ne savent où trouver des modèles valorisants... »

Le petit chat est mort

Élodie Farunel

On dit qu'il est tombé, par temps de pluie, du haut d'un toit. Mais chacun sait qu'un chat ne tombe jamais. Alors ?

Les chiens disent que pas un d'entre eux ne le poursuivait, qu'il faisait un temps de chien et que leur tasse de thé n'est certes pas de monter sur les toits, non mais.

Les vieux, auprès desquels il venait se chauffer ou se nourrir, poussent des hauts cris si on évoque une éventuelle malveillance ou maladresse de leur part. Ils vous traitent de délinquant si vous leur posez ce genre de questions.

Restent les gouttières.

Ces conductrices de pluie s'imaginent être des cataractes, c'est dire leur vanité. Mais toutes n'ont pas le jugement aussi rouillé. Il en est qui n'ont jamais menti. Et qui disent : ce n'est pas un accident, non. Cependant, elles ne peuvent rien ajouter, il existe une solidarité des toits.

Joseph

Gilles Evans

— Ainsi, c'est à moi que revient cette corvée, pour les siècles des siècles ?

— Amen, acquiesça Marie, c'était écrit.

Alors Joseph se mit à besogner son épouse devant l'Éternel, marmonnant cependant :

— Si j'avais su, je les aurais commandés pour Noël, ces foutus Évangiles.

Bateaux ivres

Claude Emmanuel

Rongées aux flammes de ses dents, papillons rejetés vers sa bouche tranchante qui les châtrait toujours un peu davantage, ses mains tremblaient de plus en plus et de plus en plus se tendaient vers la bouteille, bitte d'arrimage du suicide liquide. Il devenait de plus en plus pénible de vivre avec lui-même.

C'était le printemps et il faisait jour.

Elle, la femme, belle comme une femme, se grisait aux agacements du temps, tournait vers le soleil pour prendre le goût de la vie, s'ébrouait, frémissait, était telle le vol des oiseaux qui, s'étrécissant, s'écla-tant, rythment le vent, la pulsation de nos regards. Elle était là.

Il ne se rencontrèrent pas, en ce matin de printemps, ni jamais.

La vie est ainsi faite.

La mer

Gilles Evans

Ils survivaient, éteints. Elle, était mouvante, émouvante, glaciale ou feulante tour à tour. Elle les prendrait, un à un et tous. Ils mourraient de son spasme. Ils rêvaient à cet orgasme depuis que le bateau avait quitté le quai, depuis que leurs mères les avaient rejetés dans un flot de glaires et de plasma, depuis qu'ils avaient été condamnés à vivre. Certes, sou-vent, ils s'étaient nettoyés, ils avaient lavé leur peau. Mais l'âme, mais le cœur ?

Alors, ils espéraient qu'elle les avalerait. Alors, ils partaient à l'aventure, pour mourir en beauté.

La mer, elle, se fichait de leurs désirs de mort sans sépulture. Elle les rendait régulièrement à leurs petites vies et c'est ainsi qu'ils conquièrent des terres nouvelles et de nouvelles étoiles.

Adultes

Michelle Vally

On croit toujours que l'on va comprendre des choses inconnues, que l'on va prendre avec soi une de ces vagues tues. Et puis la mer se retire, la pensée se sauve et on demeure là, à sourire béatement ou tristement.

Il y avait dans cette ville une forme charlatan qui prédisait le bonheur avec des clochettes de muguet et une ardoise. Elle se promenait de rue en rue, marquant de traits bleus nos cernes nouvelles, elle comptait les heures. Elle venait chercher les âmes des écoliers éperdus d'amour pour elle une fois qu'elle était passée.

On croit toujours qu'on va sauver le monde et se sauver, qu'on va comprendre les métaphores de la rue.

Un jour, Nicolas sortit, croyant qu'il y aurait autre chose que le jour. Une forme laide lui mendia une passe, c'était elle.

Voilà.

Chapeau, Margèse !

Bruno Garisset

Ce matin-là, nonobstant l'effarement général, Anton Margèse sortit sans son chapeau, célèbre, car du plus pur style Blastonnien.

Aussitôt, la Bourse réagit négativement et le Président interrompit son voyage dans les mines de diamants de Santa-Africa. Une femme déclara qu'Anton était son frère putatif, des petits épargnants se suicidèrent à l'annonce qu'un choix serait — il fallait bien entendre « serait » — fait prochainement d'une casquette de toud, rumeur qui provoqua la pénurie de moutons austraux et la famine que l'on sait à Madagasquare Garden. Un chanteur, non encore répertorié dans les catastrophes naturelles, se déposa dans le continent afin que son slow atténuat la misère. On accusa les bonnes sœurs communistes — alliées, pour la circonstance, aux Rolling-Teuhls — et on soupçonna jusqu'à Margèse lui-même : crypto-anarchiste, il n'aurait amassé tant de milliards que pour mieux faire implorer le système ! Un enfant pleura, la maison d'Anton fut incendiée et, le Président cédant aux arguments du Service Culturel, Margèse fut assassiné. On fit la guerre en Iraq et la Paix revint.

On éleva une statue à Anton Margèse, son chapeau du plus pur style Blastonnien bien en évidence. Le Monde était sauvé.

Phallo

Patrice Pérez

Le tribunal avait statué. Une femme ne pouvait en aucun cas entrer officiellement dans l'armée, si ce n'était comme lavandière, cuisinière ou putain. Bref, on la condamna à réintégrer ses pénates.

Mais l'on sait comme l'administration parfois a ses pesanteurs. De scribe en scribe, de bureau en bureau, l'ordre descendit, recopié — mal — d'abord, puis de plus en plus interprété. Dûment signé et contre-signé — faux pourtant — il fut enfin appliqué, qui se résumait en gros à ceci : Vive la femme au foyer.

Ainsi naquit la légende de Jeanne.

Maxime

Bruno Garisset

Maxime était ce jeune homme qui avait une flamme dans la main et une vie sociale peu chaleureuse : allez donc serrer la main d'un voisin, lui taper sur l'épaule ou caresser sa femme avec une flamme dans la main... Il avait essayé mais y avait brûlé tous ses vaisseaux. Il semblait dans sa solitude glacée lorsqu'il crut avoir rencontré un ami en cet Henri Ceberg, pourtant plein de dissimulation et au caractère froid.

Henri Ceberg possédait une usine de glaçons dont il fallait que les conduits fussent constamment dégivrés. Il avait trouvé en Maxime l'idéal ouvrier, moins cher qu'une machine et tellement reconnaissant qu'il lui eût témoigné de l'intérêt ! Le temps passa.

Un jour, Maxime fut distrait et quelques tuyaux gelèrent, ce qui contraria tant Henri Ceberg qu'il révéla par des paroles glacées son caractère d'ordinaire immergé. Maxime en fut tellement choqué qu'il ne cessa d'attraper, dès lors, tous les refroidissements qui passaient. Bientôt, il fut remplacé par une bouillante jeune femme, Carmen aux yeux de braise.

Démission

Bruno Garisset

— « Sujonctivement à votre mandant du 3x§é, je tiens à exciper la pirure que vous jointez : la raison en est que votre fammel m'a ri au nez lorsque la chiure élagante de votre éléphant pesa sur mon veston de fourrure mauviette. Rien n'a jamais autant vesqué un homme comme entendre gausser contre soi après que de sentir une pluie de condi-ments excrémentaires sur un costard de quarte §cinquante.

Alors, je vous prie, Monsieur, ou plutôt Monchieur, de bien vouloir agréder ma déposure du poste de garde des cors de Sam Agésté Poupa III. »

— « Pournaise, je trive que tu chiens dans la rime et que tu téléphantés pour bien prou, mon pauvre papouin ».

Et elle parta avec valise en grignon de bain.

&°)+=%»w ! Belle amour

Bruno Garisset

Je suis sûr que je l'aimais de tout temps.

Aimée, c'est à dire préparée, faite au tour, façonnée, imaginée. De même, elle m'avait tourmenté, arrangé, embelli ; elle m'avait changé.

Dès cette époque, je me mis à écrire sous tous les coups : de foudre, du sort, de rein.

Ce ne fut pas, à vrai dire par hasard mais, un soir, sous le coup de l'inspiration, sans raison apparente, je me retoumai. Elle était là.

Où suis-je ? m'interrogeai-je, car, enfin, j'étais.

Elle articula : Azertyuiop ; poiuytreza ?

Je crus pleurer.

Cela fait deux ans et nous avons déjà trois petits poiuytreza et un % ù+& bleu et mauve.

Nous sommes heureux.

La Foi

Claude Emmanuel

Je me souviens. Les pieds dans la neige, j'avais froid. Je me souviens, j'attendais devant la maison. Je T'attendais. Sans doute, étais-tu déjà très loin, sur les routes de Lorient, les chemins de Groix. Ce n'était peut-être pas la peine de T'attendre mais je T'attendais tout de même, de tout mon cœur. Car j'ai un cœur. C'est vrai, on dit parfois qu'on n'a pas de cœur mais, en vérité je Te le dis, on en a un. Il se réveille lorsque l'on a de la joie ou des peines et on y pense ; c'est comme les pieds, on les oublie parce qu'on s'habitue mais, si on y a froid, on se souvient qu'ils existent. Idem Toi. Comme une illusion d'amputé, j'ai mal à Ton absence.

J'ai regardé mes chaussures détrempées, j'ai pensé que cela ne servait à rien de T'attendre. Si cela se trouvait, Tu avais déjà atteint Ta ville. Néanmoins, j'ai continué de T'attendre. Puis j'ai prononcé « Bon ! » comme quelqu'un qui va prendre une décision. « Bon, je ne peux pas savoir si Tu es simplement absent ou mort vraiment. Ou si tu reviendras au bout de trois jours. À quoi me sert-il d'attendre ? De T'attendre ? »

Je suis resté dans la neige encore. Puis, soudain, je me suis souvenu de mes chaussons à l'intérieur. T'attendre ne pouvait-il se faire bien au chaud, devant un feu, comme à Noël ? Ensuite, j'ai eu des doutes, je ne T'attendais plus, plus vraiment, je veux dire. Je suis rentré, j'ai mis mes chaussons aux pieds et mes souliers au feu. C'est ainsi que cela a dû se passer.

Le soir, lorsque Tu es revenu, Tu m'as dit :

— « Heureusement que Tu ne m'as pas attendu dehors,
comme d'habitude, il fait un de ces froids ! »

Service compris

Christian Congiu

La dame lui ouvre la porte : « Ah, c'est vous. Entrez, voulez-vous ? »

Il pénètre, comme chez tant d'autres, tant de fois déjà, un bouquet à la main.

— C'est gentil, ces fleurs. Voulez-vous du thé ? Du cognac, plutôt.

Elle s'est mise sur son trente et un. Il la rassure :

— Ne vous affolez pas, nous avons tout notre temps. Je n'ai plus que vous à visiter aujourd'hui.

Elle se décontracte un peu, la vieille dame timide. Elle rougit de voir les jambes haut croisées, le buste légèrement découvert, les mains dégantées de l'employé. Il dit :

— Et votre mari ?

— Ne m'en parlez pas... Ce sagouin. Il est mort et enterré. C'est bien fait. Elle redevient confuse : D'ailleurs, c'est ce qui m'a donné le courage de... Enfin, de... Après tant d'années, vous comprenez, c'est un peu difficile, dans ma situation...

— Les gens ne savent pas utiliser les services qui leur sont offerts ; la Sécurité Sociale a justement créé ce secteur pour des personnes dans votre, pardonnez-moi, je suis si maladroit...

— Non, non, ne vous excusez pas, dit-elle brave-ment, je ne me fais pas d'illusions. Mais soyez doux, s'il vous plaît.

Penaud, il se jette à ses pieds ; ses mains commencent à caresser les vieux seins, la taille antique ; sa bouche cherche le ventre suranné. Ses mains à elle, fébriles,

ont comme retrouvé une lointaine jeunesse.

Elle lui dit, une fois rhabillés, un peu émue :

— Vous êtes gentil.

Elle trouve une pièce dans la vieille boîte à sucre. Sa tirelire.

— Non, pas de pourboire, Madame, le service est compris.

— Et moi (elle cligne de l'œil, rajeunie), moi, j'ai compris le service.

L'employé rit sincèrement et s'éloigne, les fleurs à la main. Renouvelée, elle chantonne :

— La prochaine fois, je commande un scandinave.

Paul et Vincent

Gilles Evans

L'Homme à l'Oreille Coupée était plein de confusion, inversant tout, prenant les gens pour ce qu'ils n'étaient pas et lui-même pour d'autres ; il alla vers Marie-Madeleine et dit :

— Prenez et gardez. Faites ceci en mémoire de moi.

Il parlait et voici qu'une foule arriva. L'un des douze marchait devant elle. Paul l'Ischariote porta ses lèvres sur la bouche de l'Agneau, qui dit :

— Paul, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'Homme.

Il fut promptement encerclé et quelques soldats de feu jaune voulurent le saisir aux bras. Un des disciples, lui peut-être, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur, lui peut-être, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus, celui qui tombe mal.

Le sang vint.

— Qui combat par le rasoir périra par le rasoir, dit-il et, ayant touché l'oreille de cet homme, son autre lui-même, il le voulut guéri.

En vérité, Vincent suppliait que Paul en lui guérît et qu'Arles ne fût pas son Golgotha. Gauguin n'attendit pas le troisième jour. Il partit le soir même.

La Veillée

Claude Emmanuel

Nous passions de nombreuses soirées ensemble à plaisanter sur les sujets les plus graves, à ricaner sur les drames du monde. En fait, nous faisons partie de ces désespérés élégants pour lesquels la planète n'est que fumisterie vaste, tolérée faute de suicide.

Jacques est mort d'un cancer et Paul d'une crise cardiaque. Demain, c'est la guerre. C'est à dire, pour les survivants, bien sûr.

Ce soir, on se force un peu mais on rit. On fait des blagues et des jeux de mots très amusants. La soirée est cynique et savoureuse. On a saoulé l'imbécile qui se tapait la poitrine, répétant que nous aurions pu éviter tout cela. Il roupille sous la table, où il a vomi.

Nous rigolons bien, ivres de mots frelatés et d'alcools distingués. Il y en a qui pleurent dans les coins.

Barque

Farida Quéricy

Les bourrasques faisaient gonfler ses voiles, elle se tendait vers l'horizon, les amarres prêtes à s'arracher aux vagues d'amertume. Ici, c'était le havre et ses quais pacifiés, c'était la brume, le travail nauséabond, le poisson de l'inutile subsistance, les amours mortes, les beaux capitaines alcooliques, larmes séchées. Là-bas, les ailes des oiseaux voyageurs seraient ses propres ailes, le cordon tranché, la mer, l'aventure.

Plus de métaphores.

Ici, la marée était en noir, les hommes à boire, elle les servirait. Pas de départ. La vague sera digue, la digue du cul, la digue du con, comme ils chantent. Le père dit d'y aller.

Elle arrangea tous ses voiles. Ils entrèrent dans l'église.

Le Jaloux

Gilles Evans

Il avait mis le paquet, pour cette fête. Il s'était démené comme un beau diable, avait fait sortir des lapins verts, blancs, à petits pois et yeux bleus, avait coupé une femme, puis deux, puis trois en deux, avait mélangé les moitiés, les avait données aux maris ainsi renouvelés et tous les maris avaient été ravis, de nouveau amoureux. Il avait caché le contrôleur des impôts dans la manche du brigand et le brigand derrière l'oreille du contrôleur des impôts, de sorte que les deux se crussent vainqueurs. Il avait mélangé les cartes, puis avait sorti la bonne, avait fait revenir la bonne et avait remélangé les cartes, puis il avait tiré la bonne, qui n'avait été que blessée et encore, dans son amour propre. Oui, vraiment, il avait mis le paquet.

Mais on ne se souvenait que de ce frêle barbu qui n'avait fait que changer l'eau en vin. Pffft.

Temps sauvages

Gilles Evans

Ils avaient navigué des siècles sur la mer nue. Leurs navires hirsutes pleuraient leurs voiles qui criaient à la mort vide de sens. Ils découvrirent la terre, la travaillèrent, y creusant leurs victoires et leurs hon-tes, y enfantant et enfouissant leurs cadavres, fixant ainsi leur histoire, leur mémoire ineffaçable.

Déjà, ils regrettaient la mer, lorsque leur étrave, en même temps, écrivait l'histoire et l'oubliait.

*(d'après un poème
de Sophia de Mello Breyner)*

La Mer La Mort

Claude Emmanuel

Il y a des vagues et des algues. C'est beau. Ils voulaient m'empêcher d'y aller. Ils disaient que la mer n'existait plus, qu'il s'agissait d'un mythe entretenu par les ennemis pour mieux nous intoxiquer, que ce que l'on croyait voir n'était qu'un nuage pour rendre malade. Mais je l'ai vue. C'est beau. Elle remue calmement, tout le temps ; elle ne tremble pas comme mes mains.

Au début, ce n'est qu'un vacillement mais on devine que ce n'est pas que cela, qu'il y a une vie dedans, une flamme qui s'éveillera. Ils m'en veulent mais ils ont tort, je ne pouvais pas faire autrement, il fallait que je la voie. D'avoir réussi une fois me stimule pour réussir le reste. Bien qu'ils m'aient récupéré, je fais autant d'efforts pour guérir pour de bon que je n'en ai fait pour leur fausser compagnie. Lorsque j'irai mieux, j'y retournerai et je m'y baignerai. J'ai hâte de sentir cette force qui bouge, moi qui ne connais que les douches d'ici. J'arrive à sentir les vagues sur moi bien que les infirmiers aient réduit ma portion d'oxygène et de calmants.

Ils m'ont dit que si je continuais, ils seraient obligés de me déconnecter. Quand je leur parle de la mer, ils se bouchent les oreilles. Ils ont un masque de gaze sur la bouche.

L'amour enfin

Michelle Vally

Elle l'avait rencontré, enfin, lui dont elle avait rêvé si souvent, si longtemps attendu. Ils iraient, n'est-ce pas, dans les parcs, parlant sans cesse des amants sublimes, Roméo et Juliette, Tristan et Yseult, Madame Bovary. Ils iraient, n'est-ce pas, sur des barques légères, sans se toucher, sans salir leur amour par des gestes obscènes. Ils iraient, n'est-ce pas ? Il l'enlèverait, à son mari qui, de cure en cure, traînait ses arthrites, ses arthroses et ses onze mois de labeur sur son corps et son âme d'encore jeune fille. Il viendrait, un jour, lui offrir autre chose que cette quittance de loyer qu'il lui présentait. Ils iraient, n'est-ce pas ? Il avait dit non.

L'une, face cachée

Bruno Garisset

Tout lui était érotisme et, l'érotisme consistant davantage dans ce qui est imaginé que dans ce qui est vu, plus la passante était vêtue, plus il s'enthousiasmait. Il avait une imagination hors du commun.

Il finit par se décider ; il aborda une femme, eut le plaisir de l'épouser. Chance non réciproque : on la retrouva dans un bloc de béton, lui à ses côtés, imaginant le meilleur d'elle-même.

L'ascenseur

Claude Emmanuel

J'habite dans un ascenseur désaffecté, entre les premier et deuxième sous-sols. Ce que j'aime, ici, c'est le noir et le silence. Je n'entends presque rien du désordre. Je crois que la terre est en train de s'effriter, à cause des tremblements, à cause des bombardements. Les gens s'habituent, apparemment, ils recommencent. Les gens recommencent toujours ce qui leur fait mal. Moi, j'essaie de ne plus penser à Marie, qui était comme le drap de ma vie. Elle est montée très haut dans le ciel, jadis, à cause d'une mine.

Avant, j'ai pu être vulnérable mais ici, dans le noir et le presque silence, je ne risque rien. Ils mourront, sous leurs propres bombes, prétendant que Dieu est mort. Ce que je pense, c'est que je suis immortel.

Le combat

Claude Emmanuel

Il arrivait dans un splendide costume de guerre et il nous tuait tous. Ensuite, il repartait, fier et invincible. C'était le fils du patron. Plus tard, je le battis régulièrement aux échecs et même, il m'offrit le jeu électronique dont il ne se servait plus. Je pus m'entraîner seul. Aujourd'hui, derrière ses lunettes, il me guette. Assis à la même table de négociations, je sais que je suis sur la liste des licenciés.

Le Désert du Barbare

Claude Emmanuel

Jean-Marraine le Pire avait jadis pris le pouvoir en commençant par détruire ses propres amis. Capable de tuer père et mère pour un peu de sucre, il avait précipité le décès d'un de ses proches, puisqu'il en héritait. Avec cette fortune, il put nourrir l'ambition d'un parti petit dont, par son argent, il devint le Président. Ensuite, il sut phagocyter les Esséni, les Essa, les Hères pépères, tous enclins à préférer le choc des costauds et le poids des lourdauds. Puis vint le temps où il se fit élire sur ce slogan : « Voter pour moi, c'est ne plus avoir à voter pour long-temps ». Les gens, débarrassés de la contrariété qu'il y avait à sacrifier un week-end de pêche ou de repas familial pour mettre un petit bout de papier dans une boîte, accueillirent avec soulagement le propos et l'homme.

Sitôt élu, il chercha querelle au voisin du sud puis à celui du nord. Il en résulta une grande discorde dont il tira profit pour tenter un procès international qui conduisit les pays à préférer la guerre au chômage.

Bien sûr, il n'eût pu parvenir là où il était sans qu'aucune aide extérieure ne lui fût accordée. Il sut s'allier avant de salir, séduire avant de réduire. Ce fut toujours ceux qui l'aidèrent qui passèrent les premiers à la trappe.

Il put vaincre ainsi les Huns, les Tziganes, les Bulgares, les Grecs, les Chevaux, les Esquimaux, les Ritals, les Spingouins, les Feujs, les Boches, les Moches et les Lays, les Frangaouis et les Bretons. Il fit de même pour les Berbères, les Reubeux, les Cagots, les Pourpres, les Guets et les Paguets. Il usa pareillement les Indiens,

les Serpents et, sur- tout, les Ratons Laveurs.
Tout ce qui était étranger lui était inhumain, tout ce
qui n'était pas lui devait s'éteindre.
Il sacrifia les femmes parce qu'elles ne lui ressem-
blaient pas — ou qu'il craignait leur ressembler —,
les enfants parce qu'il ne leur ressemblait plus.

— Enfin seul, se dit-il un jour. Le monde est propre.

Pareil à un Dieu, en effet, il était seul, comme à l'orée
d'un monde nouveau, qu'il ne restait qu'à créer à Son
Image. Car, comme Dieu n'avait pas désiré rester seul
à jamais, Jean-Marraine le Pire voulait être entouré,
devenir le Centre d'un Berceau du RenouVeau d'Or.
Mais Jean-Marraine le Pire sut qu'il n'était pas un
créateur.

Seul, il régnait, mais sur un éternel désert. Même pas
un animal — fût-ce un rat blanc — à embrasser, une
femme à violer, un enfant à dévorer. Personne pour
écouter son chant barbare... Seul.

C'est alors qu'il croisa le miroir.

Il se sentit revivre. Enfin quelqu'un fait à sa sem-
blance. Il comprit que son combat n'avait pas été vain,
que sa vie avait un sens. Mais non ! L'autre, dans la
vitre s'évertue à utiliser son bras gauche — le gauche !
— lorsque lui anime son bras droit. Il faut que cesse ce
scandale. Il faut qu'il aille jusqu'au bout de sa logique.
Une seule solution, la dissolution.

En selle et grains de sel

Claude Emmanuel

Ils allaient dans le désert. Peu d'entre eux connaissaient le point de départ ; trop étaient nés en route, durant l'exode. Ils avaient rencontré des tribus. Des ennemis. Trop abattus pour faire encore la guerre, trop seuls pour encore se rebeller les uns contre les autres, ils avaient fait route commune. Ils avaient marché et fait des enfants, les enfants s'étaient mélangés, avaient joué ensemble. Ils étaient devenus un seul et même peuple ne sachant plus pourquoi ils s'étaient battus, pourquoi ils avaient ri et pleuré sur la terre... Leur dieu était redevenu unique, puis avait disparu, inutile, cause grossière d'une lutte aussi incessante que stérile. Ils allaient dans le désert sans pouvoir s'arrêter.

À présent, ils n'étaient plus que deux, dans l'immensité inutile. Ils ne parvenaient pas à s'éveiller de ce cauchemar. Car lui au moins en était sûr : tout ceci n'était qu'un mauvais rêve. Mais comment se le prouver ?

La coureuse

Farida Quéricy

Courir sans penser à rien. Pleurer, peut-être. Aucune envie de céder. Pleurer, pour décharger toute l'angoisse mêlée de colère, ne pas céder, en tout cas. Et puis, sans doute, rire, rire aux éclats, rire de tout cela, de cette dérisoire oppression qu'ils faisaient régner, tyranneaux minables, tigres de papier, beaufs.

Elle ne céderait pas. Elle serait championne de cross, elle ne passerait pas cet examen de fonctionnaire, ni ce C.A.P. de coiffure... Courir, sans penser à rien... Courir, être seule contre le bitume, oublier les H.L.M., dépasser les autos, entrer dans le bois, longer les allées, parvenir à l'étang, courir. Découvrir cette bande de tarés, les chasseurs du dimanche, seule, dans les bois, chasseurs et crâneurs, sûrement violeurs, seule dans les bois, contre eux douze, courir, courir, courir, retrouver la route, les autos, les H.L.M., les parents, les beaufs et leur télé, le C.A.P. de coiffure, l'examen de fonctionnaire, courir, courir, courir.

Sans penser à rien...

L'art de la vie

Michelle Vally

Il regardait par la fenêtre. C'était sa vie et elle s'éloignait. Comment peut-on être ainsi vidé de sa substance sans réagir? Il n'avait rien dit. Le cou-pable, c'était lui ; mais on ne peut tout s'avouer.

Il avait horreur de la trahison, avait trahi tout de même.

L'artiste gomme, élague, travaille, corrige. La vie, elle, ne se corrige pas, rien ne s'efface. Il la regardait partir.

Sa vie.

Vide

Claude Emmanuel

Disciple sans maître, prophète sans Dieu, orphelin finalement et cherchant sa place parmi les humains, ainsi se présentait Raoul Pataquès qui, en outre, avait un nom ridicule.

**La vie franche et joyeuse de
R.R.,
critique
et amateur de littérature
Bruno Garisset**

La mère D. a été alcoolique, cinq litres de rouge, du gros, par jour. Elle s'est, paraît-il, arrêtée de boire. Hélas, pas d'écrire... soupira le critique qui venait de recevoir les épreuves du futur livre de la célèbre.

Il n'avait aucunement l'intention de perdre son temps à dépiauter le calamiteux silence onaniste de l'écriture blanche, il appela l'attachée de presse. Ils se connaissaient et une complicité certaine était née des multiples repas qu'elle lui avait payés au frais de la maison d'édition pour qu'il ait le goût d'évoquer, en bien, les livres qu'elle défendait. Ils plaisantèrent au téléphone, sur la vieille qui en était encore à raconter ses émois de jeune fille dans une écriture qui se voulait décharnée mais sensuelle, ou l'inverse. L'attachée de presse n'avait pas lu non plus le livre mais elle avait été « briefée » par les commerciaux et savait quoi présenter ; d'ailleurs, elle envoyait systématiquement une espèce de pense-bête pour que les critiques piochent dans l'argumentaire de quoi nourrir leur article. A chacun son boulot, n'est-ce pas ? Ils se saluèrent après qu'elle eut résumé l'argumentaire qu'au reste il avait survolé. Mais cette conversation lui avait fait du bien parce que l'attachée de presse avait du génie pour valoriser les gens dont elle avait besoin.

Il pondit un papier neutre, sans saveur, sans risque non plus, persuadé qu'il ne se ferait pas d'ennemis dans le milieu avec un tel pensum. De toute façon, le livre se vendrait, même s'il était trop casse-pieds pour être lu, il se vendrait automatiquement, alors, un papier de plus ou de moins... On noterait peut-être bien une baisse du lectorat qu'on attribuerait vaguement à la récente guerre ou à l'illettrisme grandissant, et on ferait des articles larmoyants pour déplorer que la grande littérature se perdait. Mais bon, rien de bien dramatique là-dedans, juste le tout-venant.

Il profita du temps ainsi libéré pour élaborer un article étayé et enthousiaste sur un jeune auteur prometteur, un inconnu au souffle imparfait mais puissant. Papier qui serait signé de son pseudonyme préféré et qui, évidemment, paraîtrait dans une revue pauvre, qui le payait chichement mais qui défendait la vraie littérature.

Le principe de Réalité

Claude Emmanuel

Lorsque Christophe m'apprit au matin qu'il avait changé le monde, je n'en crus pas un mot. Depuis le temps qu'il s'y employait, qu'il me promettait monts et merveilles et la lune avec, j'avais fini par mettre une croix là-dessus. Mais bref, je ne voulus pas être pusillanime, je regardai par la fenêtre.

Christophe, en effet, avait changé le monde... Mais pour lui seul.

Je le vis dans la rue.

Bientôt, on le mena à l'hôpital. La réalité n'était plus de son monde.

Lazare et la nécessité

Christian Conglu

« Il avait connu des jours meilleurs... »

Maupassant

Foutue d'avance, la vie est une maladie mortelle ; elle ne peut être qu'un fiasco. Lazare ratait sa vie sans délicatesse.

Par exemple, il n'aimait aucunement l'alcool. Pourtant, il s'emplissait. Livreur d'épicerie, jadis, il vidait les litres qu'il devait porter. L'épicier finit par le virer. Qu'attendre, en effet, d'un gosse de l'assis-tance ? Enfin, la justice aux gants blancs le jeta dans un bateau vers l'Afrique. Ses compagnons firent fortune au Zimbabwe ou quelque part comme ça. Lui non.

Pour l'heure, il interpellait le corsage bien rempli d'une qui vaguait. Nathalie Bégot haussa les épaules, provoquant une réaction en chaîne dans son ticheurte Mickey. Les deux énormes oreilles étaient emplies par sa poitrine démesurée.

— Dites donc, vous avez des seins animés.

La Bégot ne répondit pas. À dire vrai, elle aimait retarder le moment d'ouvrir la bouche croyant, par cette mesure dilatoire, faire acquérir à ses futurs propos, car elle finissait toujours par l'ouvrir, une valeur inestimable. Cette rétention possédait l'avantage de reculer le moment hideux où se révélait le son de sa voix, qui était rauque.

Elle espérait bien, toutefois, que cette raucité prendrait fin lorsqu'elle deviendrait une femme accomplie, c'est à dire ayant couché. Peut-être même sera-ce le fait de s'envoyer au septième qui provoquerait la fin de la mue. Aussi, c'est avec impatience qu'elle attendait le mâle qui lui offrirait son âme, cette dernière pouvant assez facilement se situer dans la culotte. À seize ans, la topologie est assez vague.

— C'est quoi, votre truc, là ?

La question de l'ivrogne l'obligea à poser le pied fin de son intelligence sur le tapis rugueux de la réalité.

— Une clarinette, racla-t-elle.

— Vous êtes artiste ?

— Nan !

— Dommage, reprit Lazare, c'est une excellente façon de rater sa vie. Remarquez, vous, question ratage, tout est bien parti pour mal aller. Je dis cela pour vous vexer.

— Cela ne me vexe pas.

— Dommage. Être susceptible, c'est un bon moyen de rater sa vie. Moi, je m'y efforce. Se forcer, c'est une bonne recette.

— Votre vie est donc un ratage ?

— Mamazelle, toute vie est un ratage.

Nathalie avait l'esprit de contradiction. Elle rauqua :

— Voyons, ivrogne, vous prétendez que la vie est et ne peut être qu'un ratage et qu'en conséquence, il faut la gâcher sciemment. C'est bien cela ?

Lazare sentit que le vent allait tourner.

— Et alors ?

— Vous atteignez votre objectif, donc vous réussissez. Lazare en resta coi. Sa vie, réussie ? Ah la salope ! Ah la philosophe !

— C'est la réalité qu'il faut que vous voyiez en face. Pour rater vraiment votre vie, il faut que vous la réussissiez. C'est inéluctable.

— Condamné à réussir, gémit le Tannhäuser au gros rouge.

Elle s'éloignait déjà, les seins, babord-tribord, créant une houle émouvante et mouvante sous le ticheurte. Elle entendit le plouf, assez réussi d'ailleurs, de l'ivrogne qui s'était jeté dans le lent ruban prétendument argenté où passent les péniches et qui font que Paris est Paris. Elle continua son chemin sans rien tenter.

Soudain, une pensée traverse son esprit :

— Condamné à réussir ! Il faut qu'il vive !

Le reste passe comme un slogan du Club : plonger, flotter, agripper, ramener, triompher de Thanatos. Nathalie vainc. Lazare ressuscite.

Mais déjà l'hilare reprend pied sur le goudron de la réalité, il exulte :

— J'ai raté mon suicide !

Pauvre Nathalie ! À seize ans, on ne saurait penser à tout.

Longtemps j'ai plongé de bonheur...

Annie Millet

Un matin, je plongeai sans trop savoir pourquoi
— une bouffée de bonheur sans doute — tête en avant
dans mon bain, je veux dire dans ma baignoire. Bien
entendu, je fus mal.
La réalité est si étroite, parfois.

Betsabeth

Gilles Evans

Betsabeth était un géant vraiment très fort que nul humain vivant ou mort n'avait jamais vaincu, et encore moins au tir.

Son arc était immense, à son image, et il ne manquait jamais sa cible.

Betsabeth était d'un orgueil démesuré et même un dieu eût hésité à l'affronter car l'orgueil inébranlable est un don du ciel et l'homme qui jamais ne doute est l'Égal de Dieu. Un nain arriva pourtant, portant un vieil arc à son image, rabougri et mal fini, qui lui dit qu'il le défiait de toucher la même cible que lui aurait atteinte.

Le géant rit et demanda :

— Quelle est cette cible, nabot ?

— Ton cœur.

Le géant admit sa défaite et devint le disciple de cet homme qui avait su lui toucher le cœur.

Comprenne qui peut

Patrice Pérez

Je m'appelle Jean, je suis notaire.

J'ai soixante-quatre ans et, depuis quarante-six ans que je la connais, à chaque fois que j'achète une cravate, la vendeuse rougit.

Effets secondaires

Bruno Garisset

Ceci est un médicament actif, il peut donc résulter quelques effets indésirables.

Le patient peut ressentir dans un premier temps quelques nausées suivies de tremblements incoercibles.

Il peut être sujet à des somnolences avec perte de conscience, perte de mémoire ou de puissance sexuelle parfois jusqu'à la mort.

Si les symptômes persistent, consulter votre médecin.

Trop tard.

Tabove et le Poème

Christian Congiu

*J'ai une Genèse à proposer
Un combat immonde
D'un frère d'avance condamné
Pour que vive le monde.*

Fin brutale du manuscrit que traduisait l'ethno-logue. C'était affolant. Livrer le texte tel quel le mettait en danger. Il s'aventura hors du local où il travaillait, le manuscrit enserré dans du plastique, collé contre son ventre, passa sans encombres le poste de surveillance.

L'ethnologue se répétait les vers vindicatifs. L'idée lui vint d'en faire une fausse traduction, de donner à lire une ânerie quelconque. Il savait que beaucoup de ses collègues bâclaient leur travail pour se débar-rasser d'un problème linguistique, ou pour rentrer chez eux plus tôt. Il en connaissait qui allongeaient inutilement les traductions en usant de périphrases ou en multipliant les gloses parce qu'ils étaient payés à la ligne. Rien de tel chez lui. Il avait l'amour du mot juste et de l'exacte métaphore, du rythme rigoureux et de la rime. Il ne pouvait se résoudre à faire de *l'utilitaire*.

Or ce poème était dangereux, il contenait une charge émotive inhabituelle, il était le signe de l'existence d'autres sources sacrées, d'une autre Genèse. Il savait que les gouvernants pouvaient le tuer pour avoir simplement effleuré une autre vérité que celle qu'ils imposaient.

Il lui fallait créer une traduction édulcorée ; mais plausible, parce qu'il ne connaissait pas le degré de culture des gens à qui il remettait les documents. Il se pouvait fort bien qu'un inspecteur tombe sur une aberration et enclenche un processus de vérification. Il serait repéré.

Il lui fallait retourner à son local. Cela ne rimait à rien de se ballader avec ce trésor contre la peau, puisqu'aussi bien, il faudrait le rendre...

Il ne put éviter une masse de cuir, le chef de la sécurité.

— Alors, professeur, on rêve ? Un barbarisme dont vous ne trouvez pas la clef ?

— Je me demandais pourquoi cette répétition du *Twé* dans *Twé samaline cortoua twé*.

— Ne vous fatiguez pas, je n'y comprends rien. C'est votre boulot.

— Oui, excusez-moi. C'est tellement fabuleux, ces langues, ces manuscrits. Écoutez, c'est si beau : *Mi calestérote talé si/Volurasère to tou ati*.

— La beauté, c'est relatif, vous savez. Moi, vos *toutati*, ne me touchent guère. Cela m'ennuie que vous soyez dehors à cette heure de l'après-midi.

— N'ayez crainte, je ne faisais qu'un peu de marche pour m'éclaircir les idées.

— Tant mieux, tant mieux, professeur. Je sais que vous êtes scrupuleux et fidèle. Mais j'aime mieux vous savoir de retour. J'allais d'ailleurs monter dans votre bureau pour voir si tout allait bien, si *on* ne profitait pas de votre absence pour fouiller dans vos affaires.

— Tout va bien, je rentre.

Tabove sentait la menace de cette courtoisie. Comment avait-il été assez stupide pour penser une seconde qu'il pouvait soustraire le texte à leur surveillance? Risquait-il réellement sa vie en signalant ces vers subversifs? Allons, il fallait tout remettre en ordre, donner sa traduction avec une fiche indiquant que ce n'était pas un texte anodin et rentrer chez lui en parfait citoyen qu'il avait toujours été. Il était ethnologue-traducteur, pas aventurier. Il garderait pour lui ce merveilleux possible qu'il puisse exister une autre Genèse. Le monde resterait stable, ignorant et illusoire. Et lui n'en serait pas tué pour si peu.

Le lendemain, le chef de la sécurité semblait accablé :

— Professeur, vous vous êtes laissé emporter par votre fougue poétique. Il faut refaire ce travail pour qu'il corresponde davantage à la réalité. Votre histoire de *Genèse*, de *Frères meurtris et meurtriers* ne tient pas debout. Il nous faut une ode au monde nouveau et pas cet appel à je ne sais quel combat mythique, je ne sais quelle création du monde.

— Vous avez raison. Je comptais vous en parler aujourd'hui. Vous souvenez-vous du *Twé*? La métaphore est moins forte que je ne l'ai cru. Je craignais tant de passer à côté d'un texte dangereux pour notre république... Vous savez, les métaphores sont toujours hasardeuses, surtout chez nos ancêtres.

— C'est bon, nous attendons une nouvelle traduction pour midi. Au fait, je suis rassuré que vous soyez là ce matin. On ne sait jamais, avec ces textes, ils peuvent susciter tant de dérèglements. Votre présence prouve à elle seule votre bonne foi. Le ministre parlait déjà

de... J'ai demandé qu'on vous attende et qu'on vous fasse confiance.

— Merci.

— De rien, vraiment. Je vous apprécie, professeur. J'en ai tant vu qui se laissaient aller au goût du martyr ou de l'exploit...

— Le passé ne vaut pas que l'on risque sa vie, surtout lorsqu'il s'agit d'une métaphore qu'on peut interpréter dans tous les sens.

— Le passé n'est qu'une métaphore, effectivement. On ne traduit généralement que ce que l'on a déjà en soi, n'est-il pas vrai ? Bon travail, professeur.

La véritable version fut livrée à midi :

*J'ai une histoire à te raconter
Petit frère, tête blonde...*

Regards louches

Bruno Garisset

Elle recula pour mieux juger de l'effet. Je la regardai me regarder et je compris qu'elle cherchait en moi, par-delà les peintures dont elle m'affublait, beaucoup plus qu'un simple effet esthétique.

— Reflet. Œdipe, Narcisse, jura-t-elle, tes yeux me voient et me jugent mais c'est moi que je condamne par ce miroir.

Elle prit les ciseaux et me les ficha dans les deux yeux.

Je criai :

— Aïe !

Le Saint homme

Gilles Evans

Dom Pierre Magne était un saint homme qui n'hésitait jamais à se sacrifier pour son prochain. Perdu dans ses pensées et son monde de bonté, il prodiguait autour de lui autant qu'il pouvait donner.

Un jour qu'il se rendait à La Cérémonie, il aperçut un cocher qui grelottait et devenait vert de froid tandis que son maître et les autres fidèles attendaient à l'intérieur que commence la Fête.

— Entre dans le lieu sacré, il y fait chaud et on y mange.

— Mais qui gardera les chevaux ?

— Je les garderai, va en paix.

Le cocher fit ainsi.

Quelques heures plus tard, lorsque lassés d'attendre que commence la fête, déçus de l'absence du Maître de cérémonie, les fidèles ressortirent du lieu saint, ils virent le saint homme qui gardait les chevaux, tentant de se réchauffer à leurs flancs et au souffle de leurs naseaux :

— Maître, que fais-tu ici ?

— Je garde les chevaux pour que le cocher ne meure pas de froid pendant que se déroule la Cérémonie.

— Mais... C'est Toi qui devais mener la Fête, Maître.

Le saint homme convint qu'il était difficile de prêcher les hommes et de garder les chevaux, d'être à la fois la cause et le remède.

Jeanne d'Arc

Patrice Pérez

Souvent, pour amuser les hommes d'équipage, la Jeanne — ou plutôt La Mamelon, comme on l'appelait, car elle avait le sein accueillant — jouait à la vierge effarouchée.

— La Mamelon, viens nous servir à boire.

— Non, pas aujourd'hui, bande de cochons, j'ai mes cousines d'Angleterre.

Bref, on savait s'amuser en ce temps-là.

Sommaire

- Faire les comptes**, Michelle Vally, 5
Journal, Christian Congiu, 6
Scoop, Claude Emmanuel, 9
Bibliophile, Michelle Vally, 10
Histoire d'amour, Bruno Garisset, 11
Désespérance guimauve, Bruno Garisset, 12
Petit Prince, Murielle Faré, 13
Modèles, Farida Quericy, 14
Le petit chat est mort, Élodie Farunel, 15
Joseph, Gilles Evans, 16
Bateaux ivres, Claude Emmanuel, 17
La mer, Gilles Evans, 18
Adultes, Michelle Vally, 19
Chapeau, Margèse! Bruno Garisset, 20
Phallo, Patrice Pérez, 21
Maxime, Bruno Garisset, 22
Démission, Bruno Garisset, 23
&°)+=%»w ! Belle amour, Bruno Garisset, 24
La Foi, Claude Emmanuel, 25
Service compris, Christian Congiu, 27
Paul et Vincent, Gilles Evans, 29
La Veillée, Claude Emmanuel, 30
Barque, Farida Quéricy, 31
Le Jaloux, Gilles Evans, 32
Temps sauvages, Gilles Evans, 33
La Mer La Mort, Claude Emmanuel, 34
L'amour enfin, Michelle Vally, 35
L'une, face cachée, Bruno Garisset, 36
L'ascenseur, Claude Emmanuel, 37
Le combat, Claude Emmanuel, 38
Le Désert du Barbare, Claude Emmanuel, 39
En selle et grains de sel, Claude Emmanuel, 41

La coureuse, Farida Quéricy, 42
L'art de la vie, Michelle Vally, 43
Vide, Claude Emmanuel, 44
**La vie franche et joyeuse de R.R., critique
et amateur de littérature**, Bruno Garisset, 45
Le principe de Réalité, Claude Emmanuel, 47
Lazare et la nécessité, Christian Congiu, 48
Longtemps j'ai plongé de bonheur, Annie Millet, 51
Betsabeth, Gilles Evans, 52
Comprene qui peut, Patrice Pérez, 53
Elfets secondaires, Bruno Garisset, 54
Tabove et le Poème, Christian Congiu, 55
Regards louches, Bruno Garisset, 59
Le Saint homme, Gilles Evans, 60
Jeanne d'Arc, Patrice Pérez, 61

